

A close-up, high-angle portrait of Jean-Louis Barrault. He has curly, dark hair and is looking slightly to the right of the frame. The lighting is dramatic, highlighting the texture of his skin and the intensity of his gaze.

jean-louis barrault comme je le pense

Extrait de la publication



idées/gallimard

© *Éditions Gallimard, 1975.*

En guise de préface

*On ne peut toujours travailler.
Chaque année il faut respirer, re-
prendre haleine, se refaire aux grandes
sources vives, qui gardent l'éternelle
fraîcheur.*

Michelet,
La Bible de l'Humanité.

En été, avec le soleil, il est nécessaire de nous rééquilibrer le corps. L'esprit peut en profiter. Contrairement aux apparences j'ai toujours attaché une grande importance à ce qu'il est accoutumé d'appeler : les vacances. Très jeune, c'est-à-dire dès que j'ai pu prendre ma vie en main, j'organisais très sérieusement cette période de l'année, période pour moi sacrée. Quelle que fût la situation dans laquelle je me trouvais je m'imposais cette trêve. Selon mes moyens : ou bien je faisais du stop, ou bien je me faisais engager comme garçon de ferme, ou bien je grimpais jusqu'à un refuge de montagne, ou je campais au bord de la mer. Nudiste au Levant, en chandail et souliers cloutés au lac de Tignes, curiste à Évian, fermier

en Normandie, n'importe : ce qu'il me fallait, c'était quatre semaines de congé. Le mot congé est juste et riche. En bloc ; il signifie : liberté, autorisation de partir, séparation, possibilité de s'en aller. On prend « congé », on donne « congé », quelle joie ! — Je prends ce qu'on me donne ! — Grâce au « congé » que l'on s'est à soi-même donné, il est possible de prendre du large, de la distance, du recul. Toute l'année : on vit. Au temps du « congé » il est permis de se voir vivre. C'est l'heure du bilan, du nettoyage, des réparations, de la recharge et de la préparation.

L'année qui va suivre en dépend.

L'été, tout mûrit, même les pensées. Bonnes ou mauvaises, amères ou sucrées, elles sont à cueillir.

D'où ces *Notes d'été*. Chaque année je m'amuse à les fixer pour me nettoyer, pour mieux m'en libérer afin de repartir à neuf.

« Aimer et essayer de comprendre un peu » : tel est le désir qui me prend constamment. Je n'y peux rien ; je n'y mets aucune prétention. J'en tire par contre beaucoup de plaisir. En été ce sont les circonstances les plus inattendues qui me poussent à coucher des notes sur mon carnet.

Par exemple : J'aime les chiens, j'ai été élevé parmi les chiens, je me sens « chien ». Il y a une dizaine d'années, nous avons perdu cette caniche moyenne avec qui nous avons vécu intimement pendant treize ans. Elle s'appelait Amie. Tandis qu'elle s'apprêtait à vivre sa mort, j'avais dû subir une intervention chirurgicale. Ce fut à la

clinique que Madeleine me téléphona ses derniers instants...

Aimant les chiens, j'aime tous ceux qui aiment les chiens. C'est en pensant à eux que j'ai écrit ces notes sur Amie.

Une autre année, Louis Pauwels, qui préparait un livre sur l'amour, me demanda d'écrire une préface à ce sujet.

Durant l'été, dans le maquis de l'île de Port-Cros, j'ai obéi à mon ami et j'ai rédigé du mieux que j'ai pu ce « devoir de vacances ».

Essayer de comprendre un peu l'amour...? quelle naïveté! Comme dit Ysé à Mesa dans *Partage de midi* : « Il ne faut pas comprendre, mon pauvre monsieur, il faut perdre connaissance! »

Enfin l'année dernière, le besoin de me nettoyer me parut plus impératif qu'à l'ordinaire. Nous recevons tant de courants contradictoires qu'il arrive que l'on ne sache plus quoi penser. N'est-il pas alors préférable de se contenter de penser selon son cœur?

Voici donc : « C'est comme ça! » (Notes d'été 73), « Amie » (Notes d'été 64), « De l'Amour » (Notes d'été 66).

Quant à 1974, la construction du théâtre d'Orsay a tout absorbé, et, moralement, je n'ai pas eu de « congé ».

C'est comme ça!

C'est comme ça!

Notes d'été 73

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Ces pages que j'ai eu envie d'écrire sont « vermoulues » de ce qu'on a coutume d'appeler : lieux communs, vérités premières, réflexions surannées.

En les relisant, je m'en rends bien compte. C'est un fait. C'EST COMME ÇA. Mais quand je dis « c'est comme ça », je ne tape pas du poing sur la table. Je ne veux imposer à personne ma manière de voir. Je constate, simplement. Je remue ce que je ressens pour essayer de comprendre... un peu.

Je me livre avec un esprit « clinique ». J'avoue mon cas. Puissé-je déboucher sur l'*authenticité*. Au fond c'est cela que je recherche. A une époque troublée comme la nôtre, l'*authenticité* est devenue presque impossible à atteindre.

Qu'est-ce qu'un lieu commun ? Des idées usées, rebattues ? Comme dit le Littré : la friperie du Passé ? Un lieu commun est peut-être une vérité tellement usagée qu'elle ne pénètre plus dans l'entendement. Il y aurait donc dans le lieu commun l'idée de vérité et l'idée de pénétration. Est-ce parce que la vérité n'est plus vraie qu'elle ne pénètre plus, ou bien est-ce parce que nous nous sommes endurcis que cette vérité, restée vérité, n'agit plus sur nous ?

Réparer, remettre en marche un lieu commun

c'est donc rafraîchir la vérité qu'il renferme et redonner de la souplesse à celui qui la reçoit. On ne peut déclarer que la vérité que renferme un lieu commun est fausse qu'après avoir eu le courage de s'en laisser pénétrer, de l'étudier et de la juger.

Il est si facile, quand on veut tourner le dos à une vérité, de dire qu'elle est un lieu commun.

Et ce n'est pas non plus parce que « l'on est allé plus loin depuis » que la vérité d'un lieu commun abandonné en route a cessé d'être vérité.

Notre vie solitaire et silencieuse est parcourue continuellement par toutes sortes de sensations.

Très souvent ces sensations, au moment où nous les interprétons, se défigurent. Il devient alors difficile d'en parler.

Prenons la fleur que l'on appelle ROSE. Quel est celui qui *dans le silence de sa vie* n'éprouve pas une sensation agréable à regarder et respirer une rose ? Malheur à lui s'il le dit tout haut ! Il devient mièvre, sensible, « fleur bleue ». Mieux vaut pour lui se taire. Et cependant, *dans le silence de sa vie*, il était bel et bien ému par cette vérité de la Rose, cette vérité devenue « lieu commun ».

Ce qui m'a dirigé dans ces pages c'est plus que la sincérité, c'est l'*aveu*.

PREMIÈRE PARTIE

LES CHOSES

Ô vie, ô hommes, amitiés renaissantes

Et tout le sang du monde circulant dans des veines

Dans des veines différentes mais des veines d'hommes, d'hommes sur la terre.

Robert Desnos.

I. — LE MYSTÈRE DE LA NAISSANCE

*Vous vivez !... Quelle surprise !
Un mystère est tout votre bien !*

Paul Valéry.

« Nous naissons par hasard dans un monde indifférent. » Cette conclusion, à laquelle aboutissent les recherches et les découvertes actuelles de la science, attriste beaucoup de personnes, indignées par ce « pessimisme ».

L'immortalité de l'âme (ne parlons même plus ni de la grâce ni du sens de la vie) qui, depuis Platon (entre autres, je suppose), puise ses preuves plus aisément dans la vie antérieure que dans la vie future, se trouve outrageusement bousculée par cette découverte. Ceux qui avaient misé sur le tiercé de leur Foi, pour s'assurer contre la Mort, se déchainent.

Cependant, aujourd'hui le problème de la naissance apparaît tel : hasard et indifférence. Personnellement cela ne me dérange pas. Je trouve même le fait assez ressemblant. D'emblée j'accepte. Je ne me sens privé de rien. J'admets cette « évidence ».

Donc « je suis né par hasard dans un monde indifférent » entouré de la tendresse de mes parents,

nés eux-mêmes « par hasard dans un monde indifférent » parmi la tendresse de leurs parents-mes-grands-parents nés également « par hasard dans un m... ».

J'ai poussé au milieu de gens « nés par hasard... » qui formaient une société « indifférente » débouchant sur l'Espèce humaine née tout entière « par hasard dans un monde indifférent ».

En suis-je plus avancé? Sur un point, oui. Émergeant de la vie, par hasard, j'ai rencontré en premier lieu : la *tendresse*. Celle de la vache qui nettoie son veau ; de la lionne qui veille sur ses petits...

A présent, faisons nos comptes : hasard + indifférence font... ? Je pose : rien, mais je retiens : tendresse, c'est-à-dire, plus froidement pensé, car il faut penser froidement : un *lien*. Le lien qui relie le géniteur à sa progéniture. Le lien du rat pour ses ratons, du chimpanzé pour sa famille. Cette tendresse que nous prenons tant de plaisir à observer chez les animaux. Ce besoin, disons-le, qui ne cesse de nous habiter jeunes et vieux.

Alors, amis! camarades! citoyens! mesdames et messieurs! tous les « nés par hasard » : tendons-nous la main! grattons-nous ensemble! embrassons-nous! Non? Eh bien mordons-nous, jouons des coudes, tyrannisons-nous, colonisons-nous, aliénons-nous ; chacun pour soi et Dieu pour tous! Qu'ai-je dit là! Mais « Dieu est mort », tout le monde le sait. Lui aussi, un jour, a dû naître « par hasard dans un monde indifférent ». Il était même né sans doute dès le premier jour. De qui? Ni père, ni mère! Pourquoi pas, précisément, de ce phénomène du lien? Comme par réfraction lumineuse, de ce besoin de tendresse : à la progéniture, un géniteur. Celui qui relie — comme une courroie qui assure la fonction de mettre en marche — le lien absolu.

Dieu, hasard : deux mots qui rôdent autour du même mystère : celui de la naissance, selon qu'on se trouve au-delà des limites du calcul des probabilités, ou en deçà de ces limites.

Entre le « ce fut par hasard » ou « c'était écrit », il n'y a que le temps d'un clin d'œil. Dieu, pour certains, ne serait-il pas le cas limite du lien ?

Dieu ou le désir d'atteindre la limite — l'extrême limite du Désir — Dieu, l'introuvable, l'inabordable, le probable et l'inimaginable. Le désir inaccessible. Le hasard à l'état pur. Le point Oméga de la tendresse.

Aveu.

Ces digressions sur le hasard me laissent, moi, indifférent. Ce qui m'intéresse, mais alors là : totalement, absolument, c'est *LA VIE qui m'a été donnée*. Ce que je dois à cette vie, c'est de la remplir à ras bords, comme une outre ; c'est le kilométrage des journées que j'ai à parcourir... au maximum.

A la question si souvent posée : Pourquoi je vis ? La vie a-t-elle un sens ? Que signifie la Vie, etc., je réponds : *LA VIE n'a d'autre sens que sa plénitude*. Là est le Devoir. On dit : le bois « travaille » ; disons : le devoir de l'homme est de « travailler » sa vie.

Parenthèse.

Le mot DEVOIR est pris ici non dans le sens moral mais dans celui de la *nécessité*.

Quand je nage, je ne dois moralement rien à la Mer ; mais si je ne veux pas couler je dois — il est nécessaire que j'exécute certains mouvements.

idées



littérature



philosophie



sciences



sciences humaines



idées actuelles



arts



chroniques

Après *Souvenirs pour demain*, Jean-Louis Barrault nous livre ces *Notes d'été* aussi simplement qu'« il les pense ». Réflexions, anecdotes sérieuses ou rieuses, pensées buissonnières glanées sur les chemins de traverse du métier de théâtre.

« J'ai toujours attaché une grande importance à ce qu'il est accoutumé d'appeler : les vacances. On prend "congé", on donne "congé", quelle joie! — Je prends ce qu'on me donne! — Toute l'année : on vit. Au temps du "congé" il est permis de se voir vivre. C'est l'heure du bilan, du nettoyage, des réparations, de la recharge et de la préparation. "Aimer et essayer de comprendre un peu" : tel est le désir qui me prend constamment. Je n'y peux rien, je n'y mets aucune prétention. J'en tire par contre beaucoup de plaisir. Nous recevons tant de courants contradictoires qu'il arrive que l'on ne sache plus quoi penser. N'est-il pas alors préférable de se contenter de penser selon son cœur? »

photo sipa-arepi

Extrait de la publication

ISBN 2-07-035329-X

A 35329  catégorie

2